



A JOURNAL OF THE
SOCIAL IMAGINARY

Le théâtre d'ombre de la mémoire. La commémoration politique comme "contre-nostalgie"

Denis Fleurdorge

denis.fleurdorge@univ-montp3.fr

Université de Montpellier Paul-Valéry



Abstract

The Shadox Commemoration as "Counter-Nostalgia."

This article aims to analyze and understand the establishment of a process of "counter nostalgia" in the historical context of the commemorations of the Fiftieth Anniversary of the Second World War in 1994. A highly "nostalgic" period, in many respects, in all its components: Resistance, Deportations, mass massacres, Allied landings, Liberation of the territory. It is the central figure of François Mitterrand, President of the Republic, who gives all the real and symbolic political meaning to historical ceremonies of commemorations where "nostalgia", "symbolic reiteration", the "festive", and paradoxically, in a more marginal way, the historical are at play.

Keywords

Counter-Nostalgia | Political Myths | Commemoration | Symbolism

L'idée d'une « contre nostalgie » pourrait se définir comme : « c'est aujourd'hui hier », mais cet « hier » peut encore faire penser que « demain aujourd'hui » sera pire. Plus paradoxalement, si la nostalgie participe, peu ou prou, d'une manifestation supplémentaire du « désenchantement » wébérien du monde, la « contre nostalgie » peut se concevoir comme un « réenchante du monde », en l'occurrence un monde politique commémorant une période, pour le moins, « trouble » et fortement clivée.

Ce n'est certainement pas : « c'était mieux hier ». Si la Nostalgie est la douleur, la « contre nostalgie » est un puissant antalgique. La première hypothèse retient l'idée que certaines commémorations politiques peuvent être considérées comme l'expression d'une « contre nostalgie » permettant à un groupe social (politique), ou un individu, de « réenchanter » non seulement son présent mais aussi de rectifier par une sorte de « mystification-mythification » une position politique et sociale du passé contestable et potentiellement contestée.

L'année 1994 fut l'année de la commémoration du Cinquantième de la 2ème Guerre Mondiale sous toutes ces composantes : la Résistance, la Déportation, les massacres de masse, les Débarquements alliés (Normandie et Provence), la Libération du territoire. Une constatation préliminaire s'impose : l'impossibilité pour le président de la République, François Mitterrand, d'assister à toutes les manifestations prévues et donc la nécessité pour lui d'opérer des choix. Choix dont il convient de souligner qu'ils sont non seulement, pour l'essentiel, dictés par une volonté politique de signification symbolique du passé prenant en compte tous les aspects de la 2ème Guerre Mondiale, mais aussi, telle en sera la deuxième hypothèse, un moyen personnel de s'inscrire comme personnage central d'une « contre nostalgie » c'est-à-dire, *in fine*, une forme d'« immunité symbolique » face à des attaques politiques potentielles concernant son passé.

La nostalgie en politique pourrait désigner un sentiment diffus et des attitudes où des individus, ou des groupes politiques, expriment le désir et l'attachement de revenir à une période révolue, souvent idéalisée, et qu'ils perçoivent, certes comme meilleure, mais à bien des égards comme exemplaire, voire héroïque.

Raoul Girardet a développé une réflexion de fond sur les mythes, les symboles, les récits collectifs qui non seulement participent de l'invention d'une identité nationale, mais aussi influencent le positionnement idéologique et la perception publique de tout homme politique. Pour Girardet, les mythologies politiques sont des ensembles de symboles, d'images, de récits, qui servent à légitimer un pouvoir, à mobiliser des masses et à construire un sentiment d'appartenance à une « communauté politique ». La plupart de ces mythologies se construisent autour des mythes de la « Conspiration », du « Sauveur », de « l'Âge d'or », de « l'Unité » (Girardet, 1986).

Cette perspective inédite offre potentiellement une topographie héroïque possible dans laquelle peut se déployer un imaginaire apologétique identifié et identifiable. À ce contexte mythique, présenté dans une sorte de gradation qualitative, il est possible d'ajouter les figures, du « Rebelle », du « Rassembleur », du



« Résistant » pour inscrire l'ensemble dans une sorte supplémentaire d'imaginaire gaullien et salvateur.

Ainsi, la nostalgie de cette période de la commémoration du Cinquantenaire de la 2ème Guerre Mondiale offre aux temps présents les images politiques du « Sauveur », « Rebelle », du « Rassembleur », du « Résistant », identifiant et assimilant chaque acteur politique à des qualités de courage, d'abnégation, de sens du sacrifice, et en cherchant surtout à s'écarter de l'ombre portée de la trahison et de la collaboration.

La « contre nostalgie » serait donc une manière de s'inclure aux temps présents de cette commémoration de la victoire sur la collaboration et le nazisme, pour transformer des « faits avérés discutables » — un mauvais engagement politique, et pour en atténuer toutes tendances négatives ou perçues comme telles. Il importe de ne surtout pas susciter un sentiment de malaise, voire de rejet politique. Les enjeux présents pour un homme politique ne sont pas minces. Ce qui importe, en fin de compte, c'est de donner l'illusion d'avoir été du « bon côté de l'Histoire », de donner le sentiment d'appartenir à la « communauté politique » des démocrates et des républicains. Plus encore, il s'agit d'un processus de mythification (voire parfois de mystification) dans la « rectification » de faits historiques précis — Collaboration ou Résistance. Si les mythes politiques peuvent porter sur des héros, des événements fondateurs, des valeurs partagées ou des ennemis communs, se joue ici la place et le rôle de tout acteur politique présent dans sa participation essentielle à la création d'une mémoire collective et dans la définition des grands récits nationaux. Comment apporter sa pierre à l'édifice historique sans faire effondrer l'unité de l'ensemble et soi-même disparaître « corps et âme » ?

Tout part de François Mitterrand. En 1994 paraît l'ouvrage de Pierre Péan, *Une jeunesse française* (Péan, 1994), qui marque le point *de* départ, et *du* départ, d'une possibilité de parler du passé de François Mitterrand pendant la Deuxième Guerre mondiale et plus précisément lors de la période délicate se situant entre 1934 et 1947. Nous sommes dans la dernière année de son double septennat avec sa cohorte de rumeurs, mais aussi la révélation à venir de l'existence de sa « fille cachée », puis en 1996 la révélation de sa maladie par son médecin personnel (Gubler C., et M. Gonod, 1996). Crépuscule d'une fin de règne, période de tous les dangers pour un homme ayant toujours le désir de s'inscrire dans l'Histoire.

Le milieu « politico-journalistique », toujours avide de révélations obscènes et de sensations médiocres, bruissait de rumeurs concernant le passé vichyssois de François Mitterrand, et tout particulièrement de sa rencontre, immortalisée par une célèbre photo prise le 15 octobre 1942¹, avec le Maréchal Pétain à l'Hôtel du Parc à Vichy. S'ajoutait à cela la remise de la décoration de la Francisque en avril 1943.

Le parcours politique de François Mitterrand ne peut pas être réduit à l'énoncé de ces faits avérés mais décontextualisés. Il convient de ne pas oublier qu'il fut Sergent-chef blessé pendant la « drôle de guerre », puis prisonnier pendant 18 mois



¹ On notera pour l'histoire politique contemporaine que De Gaulle, Pompidou, Giscard d'Estaing, Chirac, bien qu'ayant eu connaissance de l'existence de cette photo, ne l'utiliseront pas à des fins électoralistes.

au stalag IX A, dont il s'évada, et enfin Résistant (à partir de juin 1942) tout en gardant, pendant un certain temps, des liens avec le gouvernement de Vichy (double jeu ?). Après-guerre, il sera décoré de la Croix de guerre 1939-1945 et de la Médaille de la Résistance française. François Mitterrand reste un être complexe qui a toujours cultivé un certain secret, peut-être parfois, par calcul politique opportuniste mais surtout par nature. François Mitterrand utilisait souvent, comme une forme subtile d'autodérision, à l'intention de son parcours pendant la Deuxième Guerre mondiale la formule lapidaire : « mal embarqué mais bien arrivé ».

C'est dans ce contexte, si particulier, que seront décrites deux cérémonies présidentielles commémorant la Libération : le « soulèvement de la Police parisienne » et le spectacle commémoratif « Paris libéré » à l'Hôtel de Ville de Paris.

Pourquoi ces deux cérémonies commémoratives ? Parce qu'elles illustrent parfaitement l'idée de « contre-nostalgie » posée dans la première hypothèse : d'un côté une institution républicaine, la Police Nationale, cherchant à redorer son blason et à s'inclure dans les feux et les émotions de la Résistance en réenchantant non seulement son présent mais aussi en rectifiant la part sombre de son activité pendant l'Occupation ; d'un autre côté le mythe de l'« auto-libération », de la ville de Paris atténuant, là aussi, tout ce qu'avait pu être une ville Lumière de l'attentisme, du trafic, de la trahisons, de la collaboration. Mais il s'agira dans un premier temps de prendre une commémoration « chimiquement pure » — l'hommage aux Résistants du plateau des Glières, pour établir un point de référence et de comparaison.



1. Une édifiante défaite héroïque

Le 10 avril 1994, François Mitterrand préside un hommage aux Résistants du plateau des Glières à la nécropole nationale de Morette en Haute-Savoie². L'exemple des « Glières » présente un caractère d'unité, de totalité, de clôture presque paradigmatique. En comparant avec d'autres événements de même nature, et les deux que nous verrons par la suite, l'hommage aux Résistants des Glières représente la seule cérémonie commémorative « pure » parce qu'en lien direct avec des faits historiques facilement identifiables, et de ce fait répond au sens générique que Philippe Raynaud donne aux mots « commémorer » et « commémoration » : « *commémorer, c'est d'abord mettre en scène, emprunter aux formes de la sacralisation religieuse ou héroïque les modèles d'une théâtralisation profane et d'une "pédagogie vertuiste"*. Pour cela, la commémoration doit se déployer dans un espace et investir des lieux ; cet espace peut être "sans qualités", mais il prend sens parce qu'il est investi par les célébrants de la commémoration » (Raynaud,

² Les « Glières » sont une défaite militaire sanglante, 467 résistants encerclés par 10.000 soldats allemands et miliciens français qui se traduira par la mort de 149 Résistants. Une défaite suivie d'une répression sauvage et la déportation de 170 personnes. Mais, cette défaite va être le point de départ d'un sursaut des Résistants qui avaient réussi à échapper à l'ennemi, puisque le plateau des Glières sera repris et que la région Haute-Savoie sera la première région à avoir accompli sa propre libération.

1994 : 114-115). L'émotion de cette cérémonie commémorative « pure » traduit la nostalgie d'une capacité collective à s'unir et à lutter face à une adversité.

Au contraire, cette « pureté » va se corrompre lorsque les circonstances (par exemple, la proximité des élections présidentielles) favoriseront son utilisation à des fins politiques immédiates, ou lorsque s'affronteront à son sujet les points de vue politiques de courants antagonistes. Dans ces deux cas : « La délimitation du champ de ce qui peut être l'objet de commémoration est opérée par des acteurs privilégiés selon un processus essentiellement inégalitaire. Mais elle permet aussi de sélectionner des images pertinentes pour exprimer à la fois l'identité des collectivités politiques et les divisions qui les traversent ; de ce fait, les commémorations ne sont pas simplement l'occasion d'une imposition arbitraire de significations préétablies à un peuple essentiellement passif, elles sont également le moyen de donner un sens proprement politique à des clivages qui, sans cela, resteraient strictement sociaux, idéologiques ou religieux » (Raynaud, 1994 : 114-115). Plus encore, il est possible de mettre en avant une sorte de « configuration nostalgique » : « avoir fait la distinction entre le bien et le mal » ; « avoir été du bon côté de l'Histoire » ; « être un Résistant de la première heure », etc. Cette « configuration nostalgique » doit concourir à une *forme globale, acceptable et reconnue comme le « sens du devoir accompli », le « sens du sacrifice ultime »*. François Mitterrand, Résistant reconnu, ne pourra que conforter son indiscutable légitimité au-delà de son statut de président de la République.



2. Le soulèvement de la Police parisienne. Entre mythe et pardon

Le 19 août 1994, François Mitterrand ouvre les cérémonies commémoratives de la Libération de Paris, par une prise d'armes à la préfecture de Police. Cette cérémonie simple, presque banale, perdue dans la pléthore des manifestations qui célébreront l'anniversaire de la Libération de Paris³, pose néanmoins un important problème politique. En effet, l'histoire s'accorde à reconnaître que deux administrations françaises — la Police et la Justice, ont servi avec un « certain zèle » le Gouvernement de Vichy. Pratiquement toute la haute magistrature avait prêté serment de fidélité au maréchal Pétain et la police a plus que largement participé aux contrôles des citoyens, aux rafles et aux arrestations. Ainsi on peut objectivement dire que la Police française et particulièrement la Police parisienne fut dans sa majorité au moins attentiste et souvent dans des « formes de collaboration.

Sur ce point, on peut faire référence à l'analyse proposée à partir des travaux de Michel Foucault concernant « l'idéologie de l'intérêt général » (1974 :44), qui tendent à montrer que toute administration est solidaire implicitement en acte et en autorité du pouvoir politique qui la dirige.

³ La préfecture de Police de Paris aura ses propres célébrations comme dévoilement d'une stèle à la mémoire du préfet Charles Luizet au cimetière de Passy, ravivement de la flamme du Souvenir à l'Arc de Triomphe par le préfet de Police Philippe Massoni, expositions, éditions spéciales de revues, etc.

La participation de la Police apparaît comme une conversion tardive puisque sa véritable entrée en scène ne se fera que le 19 août 1944, plus de deux mois après le Débarquement des alliés, et sans avoir pris en considération la présence depuis déjà plusieurs semaines de différents corps de l'armée américaine⁴. Sur un effectif de 22 000 policiers couvrant Paris et la proche banlieue, on comptera 167 policiers morts pour la libération de la capitale (selon le préfet Massoni) et un total de 253 policiers morts pour la période 1939-1945 (nombre des policiers morts figurant sur la stèle inaugurée par François Mitterrand). Certes on ne peut pas mesurer la pertinence d'un engagement dans la Résistance au nombre des morts, mais le sacrifice est à la hauteur du caractère tardif de l'engagement, c'est-à-dire faible. Le « miracle » du soulèvement de la Police parisienne, le 19 août 1944, s'est accompli à la suite de l'entrée en action de réseaux de résistances ultra minoritaires plus ou moins en dormance dans la Police française. Ces réseaux de résistances ne sont pas des structures improvisées, elles recouvrent parfaitement les clivages de la Résistance française de l'intérieur dans son ensemble et leur organisation se met en place en fonction de strictes appartenances politiques. Ainsi, par exemple, il existait trois grandes organisations clandestines : « Honneur de la Police », proche des gaullistes ; « Police et Patrie », proche des socialistes ; et « Front National de la Police » proche des communistes.

Dans le contexte présent de la commémoration, il convient de se demander ce que représente l'acte du président de la République. La cérémonie commémorative aurait parfaitement pu être présidée par le Premier ministre ou par Charles Pasqua, ministre de l'Intérieur. Il faut donc essayer de comprendre « l'utilité » et la finalité de la présence présidentielle. À l'origine se trouve la mythification d'un passé qui se veut glorieux et pour qui l'usure du temps est toujours un précieux allié. Laissant dans l'ombre la période attentiste et collaborationniste, cette commémoration fait de la Police nationale un acteur de toute première importance dans la Libération de Paris. On notera toutefois que le premier geste des F.F.I. à l'égard de cette nouvelle force d'appoint fut de la soumettre à une autorité issue de ses rangs et non de la Police.

Ceci n'empêche pas d'ailleurs le préfet de Police Philippe Massoni de déclarer sans l'ombre d'un doute et avec la plus grande assurance : « La police parisienne a joué un rôle primordial dans les combats pour la libération de la capitale au prix de la mort de 167 des siens. Rarement, dans l'Histoire, la police et la population ont été aussi proches, en osmose pourrait-on dire, que durant ces glorieuses journées » (sic), comme indique le journal *Le Figaro* (13-14 août, 1994). Pour le président de la République l'engagement dans une telle cérémonie permet statutairement de marquer une volonté de manifester le « pardon » de la Nation à des hommes qui se

⁴ Des faits historiques donnent la mesure de la relative inertie policière. C'est d'abord le fait que la Police française a gardé toute la confiance des autorités allemandes puisque son désarmement n'est intervenu qu'au début d'août 1944 et seulement pour les commissariats les plus excentrés, qui risquaient d'être attaqués par la Résistance (Asnières, Saint-Denis, Gennevilliers). Ensuite, il importe de rappeler que des arrestations de juifs se sont poursuivies les 10, 16, et 18 août 1944 et que la brigade spéciale des renseignements généraux était toujours en activité et toute dévouée aux autorités de la Gestapo.



sont trompés⁵ et qui ont essayé de se « racheter » en prenant part aux événements du (dernier) moment. Plus généralement aussi et plus radicalement, il pouvait s'agir, cinquante ans après les événements, de réhabiliter une administration fortement compromise. Avec là encore un succès très mesuré car, comme le souligne fort justement Edgard Pisani, le directeur de cabinet du préfet Charles Luizet mis en fonction par le général de Gaulle dès le 19 août 1944 : « Malgré toutes les tentatives de réhabilitation, l'histoire de la préfecture de police sera toujours écrite en lettres minuscules » (*Libération*, 19 août, 1994). Enfin, il ne faut pas oublier que le passé doit servir le présent. De sorte que la reconnaissance historique, c'est-à-dire l'hommage rendu à une administration qui a contribué à la libération de la capitale, permet de donner à une structure institutionnelle sa dimension de pérennité légitime et de l'inscrire dans un certain processus d'évolution. Cela donne une histoire, même petite, à un moment où l'institution connaît des difficultés sociales et politiques⁶.

Ancrer l'institution policière dans une tradition dont l'une des sources sera son rôle dans la Libération de Paris, au prix d'une certaine « mystification et mythification héroïques » permet de se situer dans une forme de « contre nostalgie » offrant une nouvelle perspective retenant en définitive que la Police était bien là aux moments décisifs. Plus encore, il y a comme une « mise en abîme » avec un président de la République, et une police parisienne qui ont besoin de cette « contre-nostalgie » pour laisser l'impression, par les sentiments et les affects produits par les cérémonies, d'une belle unité individuelle et collective, d'une cohérence historique et institutionnelle, d'un même partage d'une « vision » indivisible Nation.



3. Le spectacle « Paris libéré », le mythe de l'« auto-libération »

Les manifestations et les cérémonies commémorant la Libération sont nombreuses. Le moment de cet anniversaire s'échelonne pratiquement sur une semaine complète au cours de laquelle le solennel et le festif se mêlent. Ainsi, c'est l'émotion qui domine, émotion du recueillement et émotion de la fête, du mouvement de foule, et cela tout au long du programme officiel de représentations : dimanche 21 août 1994, cérémonie à la mémoire des 35 fusillés du bois de Boulogne ; lundi 22 août 1994, cérémonie à la mémoire du commandant Louis Bouchet et de 6 combattants de la RATP fusillés dans les fossés du fort neuf de Vincennes ; mercredi 24 août 1994, dévoilement de trois plaques commémoratives (allée de la 2ème DB, allée du chef d'escadron de Guillebon, allée du capitaine

⁵ Incidemment, on peut souligner que François Mitterrand avait déjà procédé de la sorte par la réintégration dans les cadres de réserve des officiers condamnés à la suite du putsch d'Alger (le 24 novembre 1982).

⁶ À cette période la Police Nationale cherche à assurer corps administratif et institutionnel dans une histoire et une surface sociale lui permettant de mieux faire face aux problèmes et difficultés qui sont alors les siens : conditions et moyens de travail difficiles, démission d'une hiérarchie coupée de sa base et souvent plus préoccupée de ses avancements de carrière que du fonctionnement des services, soumission de l'encadrement aux pressions politiques, relations difficiles avec la Justice, etc.

Dronne), inauguration du Mémorial Leclerc ; jeudi 25 août 1994, dépôt d'une gerbe dans la crypte des Invalides où repose le maréchal Leclerc (9 heures) ; dépôt de fleurs au pied de la plaque commémorative de la rue de Rivoli et de celle de la place de la Concorde (9 heures 30) ; hommages aux personnels et aux élus de la ville de Paris morts pour la France (10 heures) ; hommage aux déportés, gare de l'Est ; recueillement devant l'arbre de la Liberté-Victoire, place Stalingrad ; célébration d'une messe à Notre-Dame à la mémoire des combattants de la Libération par le cardinal Lustiger (11 heures)⁷ ; reconstitution de la remise en place du drapeau national en haut de la tour Eiffel par les sapeurs-pompiers (12 heures) ; recueillement devant la statue du général Leclerc à la porte d'Orléans (16 heures 45), remise de décorations, place du 18 juin 1940 (17 heures 30) ; début d'une grande fête avec orchestre, place de la Concorde (20 heures 45) ; défilé « A travers Paris » de la porte d'Orléans à l'Hôtel de Ville de Paris (arrivée 21 heures 30) ; discours d'hommage par Jacques Chirac, maire de Paris, et François Mitterrand, président de la République (21 heures 45), suivi du défilé-spectacle « Paris libéré » ; vendredi 26 août 1994, descente des Champs-Élysées par plus de 8000 jeunes (18 heures).

Ainsi, au-delà de cette énumération fastidieuse, il est possible de mesurer l'investissement politique colossal. Tout doit se jouer dans l'ouverture, en deux temps, de cette commémoration par la manifestation de la puissance des symboles.

Premier temps, par une sorte de « réitération symbolique », c'est une délégation de six pompiers de la ville de Paris qui viennent déployer un drapeau tricolore en haut de la tour Eiffel accomplissant les mêmes gestes que le 24 août 1944. Deuxième temps, toujours dans une forme de « réitération symbolique », le choix du parcours du défilé commémoratif « À travers Paris », va emprunter l'itinéraire « sacré » des libérateurs (la 2^{ème} DB) cinquante ans plus tôt, de la porte d'Orléans à l'Hôtel de Ville de Paris. Enfin, le dernier temps, comme une projection et une promesse de l'avenir, verra s'effectuer, par plus de 8000 jeunes, la descente des Champs-Élysées.

C'est le peintre Julius Baltazar qui a conçu le spectacle en utilisant des panneaux de tissus portés par chacun des jeunes afin de simuler le mouvement d'une vague. Ici la « réitération symbolique » est double. D'une part, et en tant qu'elle est « descente des Champs-Élysées », elle reproduit et donc évoque la foule suivant de Gaulle sur ce même parcours au lendemain de la Libération de Paris. D'autre part, et de façon beaucoup plus subtile, elle fait très directement référence non plus à l'événement lui-même mais à la représentation que le général de Gaulle en donne dans ses *Mémoires* : « Ah ! C'est la mer ! Une foule immense est massée de part et d'autre de la chaussée. Peut-être deux millions d'âmes. Les toits aussi sont noirs de monde. A toutes les fenêtres s'entassent des groupes compacts, pêle-mêle avec des drapeaux. Des grappes humaines sont accrochées à des échelles, des mâts, des réverbères. Si loin que porte ma vue, ce n'est qu'une houle vivante, dans le soleil, sous le tricolore » (De Gaulle, 1956 : 31).

⁷ Le président de la République n'a pas assisté à cette messe, mais était représenté par Pierre Chassigneux.





Tout au long d'une semaine de commémorations mêlant le solennel et le festif, il ne reste que peu de chose des faits historiques. Il y a bien une « dépossession » du passé au profit du seul présent qui ne peut être que festif, un comble pour des faits aussi tragiques. Loin de restituer la complexité des événements, les différentes manifestations se sont fourvoyées dans des spectacles sans humilité et des manifestations ostentatoires du pouvoir. La confusion et l'artifice se retrouvent dans cette tentative de reconstitutions historiques uniquement destinées à entretenir l'illusion d'une solidarité et d'un accord unissant les différentes forces en présence, et donc à gommer leurs rivalités. Cette version idéalisée de la Libération de Paris se cristallise autour du mythe des « libérateurs » arrivant par la porte d'Orléans⁸, le général Leclerc endossant à titre posthume les attributs de la neutralité et permettant non pas peut-être le consensus mais la neutralisation idéologique des clans de résistants. Car, si Leclerc disparu prématurément, n'était assurément pas communiste, peut-on dire que, dans une perspective strictement politique, et compte tenu de l'aura qui était déjà la sienne, il serait resté dans la ligne du général de Gaulle ? Le général Leclerc mort accidentellement, il ne restait de lui que l'image d'un héros se réduisant à ses actes glorieux. Ainsi, pour éviter tout risque affrontement et de division, le sens des cérémonies commémoratives s'est déplacé à la marge en accréditant l'idée d'une force libératrice — la 2^e DB, d'une galerie de (faux) héros, l'illusion d'un soulèvement du « peuple de Paris » et son corollaire : le mythe de l'« auto-libération » de la ville.

La seconde des cérémonies commémoratives honorées de la présence présidentielle est le spectacle « Paris libéré » (défilé-spectacle), auquel le président arrive avec un important retard, peut là encore s'apparenter à une forme de « réitération symbolique » faisant se succéder des tableaux expressifs mettant en scène des véhicules militaires et des costumes d'époque, et retraçant le parcours mythique de la 2^e D.B. de la porte d'Orléans à l'Hôtel de Ville⁹. Le défilé-spectacle se termine sur les paroles du Général : « Paris outragé, Paris brisé, Paris martyrisé, mais Paris libéré¹⁰ ! »

Par ailleurs, contrastant avec l'ordonnancement très calculé et quelque peu rigide des différentes séquences composant ces festivités, plus que commémoration, il convient de souligner le caractère inhabituel de la séquence séparant l'arrivée présidentielle et le défilé-spectacle. En effet, une fois le président installé, Jacques Chirac, maire de Paris, prend la parole pour une courte allocution dans laquelle il loue la Résistance, les Parisiens et rend hommage au général de Gaulle, tout en ramenant habilement son propos à des sujets d'un intérêt plus immédiat (les commémorations se déroulent en période de pré-campagne présidentielle de 1995).

⁸ Pour l'histoire, il convient de souligner que la 2^e DB et le général Leclerc étaient sous les ordres du général Gerow, commandant le 5^e Corps d'armée des États-Unis, et que la 4^e Division américaine du général Barton s'occupait de « nettoyer » l'est de Paris. Ainsi, la 2^e DB n'était que l'une des composantes des forces ayant contribué à la Libération de la capitale.

⁹ Le défilé est accompagné du chant célébrant cette unité, puis de la *Marseillaise* chantée en chœur par tous les participants, le président compris.

¹⁰ Discours du général de Gaulle, le 25 août 1944 à l'Hôtel de Ville de Paris.

En réponse, et pour clore cette séquence introductive, François Mitterrand prononce une allocution où se mêlent souvenirs personnels et considérations pédagogiques sur l'histoire. L'impression de décalage causée par ces deux prestations ne résulte ni d'un dysfonctionnement, ni d'un « ratage » cérémoniel, mais plutôt d'un double détournement à des fins strictement personnelles d'une séquence cérémoniel centrée sur les acteurs historiques des événements commémorés. Tout concourt vers une « contre-nostalgie ».

Pour conclure

Si les événements de la Résistance s'insèrent dans une histoire commune de la Nation française, ce n'est pas pour autant qu'ils ont tous la même valeur. La politique a su distribuer les rôles, les actions, les lieux. L'opposition entre gaullistes et communistes, et parfois leur association, restent la clé idéologique de cette période. Cela étant, notre objet présent est l'invention d'une « contre-nostalgie » permettant de réintroduire une « image » et une « place » dans les grands mouvements de l'Histoire, voire dans une mémoire collective.

La nostalgie politique serait d'avoir, « hier », été un héros et, « aujourd'hui », être une référence, un modèle capable de vaincre l'adversité du présent. Mais lorsque l'on possède une « image troublée », il importe d'incarner le « bon mouvement », d'affirmer le « bon choix », de lever les ambiguïtés d'un engagement fragile. Alors se met en place la machine symbolique à produire une « contre-nostalgie » réparatrice. Mais sommes-nous véritablement dans une configuration héroïque ? Ou plutôt sommes-nous dans la recherche d'une atténuation, voire d'une rectification, d'une histoire personnelle jusque-là enfouie dans les sombres coulisses de la Résistance.

L'intelligence politique de François Mitterrand, aura été que dans sa quête de respectabilité politique et d'authentique « homme gauche », de faire passer ses engagements vichyssois pour une « erreur de jeunesse » (26 ans au moment de la photo) parfaitement excusable pour imposer au présent *son* image et *sa* stature d'homme d'État. En participant non seulement à des commémorations de la Résistance intérieure (les maquisards), d'une institution (la Police de Paris), des villes libérées (Paris, Strasbourg), mais aussi à des cérémonies en souvenir des massacres de civils, des déportés résistants, des déportés juifs et de la participation des Alliés¹¹, il a pu diffuser une « contrevaleur politique », symbolique et réelle, positive et acceptable. Pas de nostalgie possible de la Collaboration et du gouvernement de Vichy.



¹¹ Le président François Mitterrand aura participé à onze cérémonies officielles.

Denis Fleurdorge
The Shadox Commemoration as "Counter-Nostalgia"

Bibliography

De Gaulle C. (1956), *Mémoires de guerre. Tome II, l'Unité*, Paris, Plon.

Duhamel P. (2025), *La photo. Pétain-Mitterrand : l'histoire secrète du document qui aurait pu bouleverser la Ve République*, Paris, Éditions de l'Observatoire.

Foucault M. (1974), *Dits et écrits*, Paris, Gallimard.

Girardet R. (1986), *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Seuil.

Gubler C. et M. Gonod (1996), *Le grand secret*, Paris, Plon.

Péan P. (1994), *Une jeunesse française. François Mitterrand, 1934-1947*, Paris, Fayard.

Raynaud P. (1994), « La commémoration : illusion ou artifice ? », *La commémoration. Le Débat* 78, Gallimard, Paris.



